

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00

SIX MOIS 1.00

Strictement payable d'avance

REDACTION

80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs

Six mois - - - - - Sept francs

Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques, Montreal

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



TAPPY



Sommaire

Poésie — Idylle. Maurice Bouchard
 Poésie — Préface. Louis Joseph Doucet
 Le Grand Art. Françoise
 La France jugée par un Américain
 Pierre Lorraine
 Conte Indien. Jean de Nobon
 Oh les Mannes. Nine

Les Nuages. Mathilde Casgrain
 Brune ou Blonde. Lotte
 Nouvelle. Blanche Yvonne
 Le Saule L'Acadie. M. Sébastien
 Recettes faciles.
 Conseils Utiles.
 La Route s'achève (feuilleton) Jean Saint-Yves

MADAME
Charles Vezina

Modiste
Tailleur

211 RUE AMHERST
MONTREAL

Telephone
Est 2005

COSTUMES
—
Manteaux d'Hiver

—
TOILETTES

—
ROBES

—
BLOUSES

—
ETC.

La seule Modiste a Montreal
qui livre son ouvrage en 6 jours



Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessaires pour livrer tous mes ordres 6 jours après la commande donnée.

Jamais Trompées,
Jamais Désappointées.

SPECIALITE :

TEINTURE DE FOURRURES NETTOYAGE ET REPARATIONS.

Nous acceptons
les réparations
en tous genres
de fourrures.



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

| | | |
|--|--|--|
| <p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p> | <p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p> | <p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p> |
| <p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p> | <p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p> | <p>Tel. Bell Main 3795</p> |

IDYLLE



*Ta beauté radieuse illuminait mon rêve.
Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève;
Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur;
Et des couples erraient avec grâce et lenteur
A travers les bosquets mystérieux de l'île.
Que cette après-midi fut joyeuse et tranquille!
Tandis qu'une mer bleue aux flots étincelants
Mouillait mon front d'écume et baisait tes pieds blancs,
Non loin de nous, l'essaim des Dryades légères
Dansait pudiquement dans les hautes fougères.
Couché sur le rivage et regardant tes yeux
Je laissais mon amour pur et silencieux
S'élever jusqu'à toi pendant ces heures saintes.
Tes cheveux, couronnés de grappes de jacinthes,
D'un flot brillant et noir baignaient ton cou neigeux.
Bercée au bruit lointain des chansons et des jeux,
Ton âme apparaissait dans ton vague sourire;
Et les flûtes mêlaient aux accords de la lyre
D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour.
Tu me l'abandonnais, ton âme, sans retour,
Et mes profonds désirs perdaient leur violence,
Car je pouvais baiser le virginal silence
Des lèvres qui m'avaient tenté cruellement.
Les saphirs de la mer et le beau ciel élément
Rayonnaient au soleil immortel de la Grèce;
De longs soupirs passaient dans l'air plein de tendresse;
La souffrance et le mal nous étaient inconnus,
Et moi, comme la mer, je baisais tes pieds nus.*

MAURICE BOUCHOR.

PREFACE



*Mes dits ne sont, hélas! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier;
Mais qu'importe! du moins la cendre de mon rêve
Ne sera pas entière enfouie au aravier.*

*Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la poussière,
Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux?
Mes loques sont à moi comme aux grands la lumière,
Je vais sous ma guénille et n'en suis point honteux*

*Si le guignon partout charge notre carrière,
Notre sincérité peut nous venger un jour:
Si les fardeaux sont lourds l'âme est ardente et fière,
Avec tout son espoir, avec tout son amour...*

*Contentons-nous de peu, mon âme, sur la terre,
Car la terre qu'on raille, hélas! attire à soi!
O monde, si j'ai ri de ta vaine poussière,
Ce fut en me sentant de vil prix, comme toi!*

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

(Préface à "La Chanson du Passant").



... LE GRAND ART ...



Un jour, madame Necker, la mère fameuse d'une fille plus fameuse encore, invita chez elle un certain M. de Chastellard.

Ce monsieur se méprenant sur l'heure où il était attendu entra dans le salon de son hôtesse bien avant que celle-ci eût fait son apparition.

Pour charmer les longueurs de l'attente, l'invité s'amusa à regarder les peintures, les albums et les curiosités dont les étagères étaient garnies, quand, tout à coup, apercevant un petit livre dissimulé derrière les coussins d'un divan, il l'ouvrit au hasard, croyant y voir un recueil de poésies.

A sa grande surprise, il y lut des notes écrites de la main de madame Necker sur tous les sujets dont elle s'était proposée de parler ce soir-là.

Chaque invité y était spécialement mentionné ainsi que le sujet convenable à son goût et à ses aptitudes.

Le nom de M. de Chastellard figurait aussi sur la liste, mais il n'eut pas le temps de lire la nuance que l'on devait observer avec lui, car en ce moment un léger frou-frou annonça l'arrivée de la maîtresse de maison et le petit volume fut prestement remis à sa place.

Si une femme aussi éminemment douée que l'était madame Necker apportait tant de soin à se rendre agréable à ses hôtes, il faut que la conversation, soit un art bien difficile, en vérité, et nécessitant une étude de tous les instants.

Car il ne suffit pas de parler. La parole est assez facile aux femmes, — du moins chacun le dit, — et ce serait grand dommage que ce flux proverbial de paroles coulât toujours sur un désert d'idée.

On ne saurait guère donner de règles précises sur l'art de la conversation ; on n'en peut poser que des principes généraux qui tous s'appuient sur une grande qualité, — la plus rare de toutes et qui s'acquiert difficilement — le tact.

C'est lui qui vous conseillera tel sujet de nature agréable à certaines personnes et fera éviter celui-là même qui pourrait blesser la susceptibilité de quelques autres.

Que le rôle d'une maîtresse de maison devient parfois délicat et quelles ressources elle doit déployer vis-à-vis de ses hôtes dont les opinions diverses peuvent se heurter violemment au moindre choc.

Quand les réunions sont nombreuses, tant mieux : ceux qui ont des idées qui leur sont communes se retrouvent infailliblement ; il y a des affinités secrètes qui attirent les uns avec les autres les âmes sympathiques ; mais si la conversation est générale, la tâche de la soutenir et de la diriger devient alors très ardue.

Il y a des femmes qui croient que l'amabilité consiste dans un flot inintermittent de paroles et, qu'à l'instar des orateurs politiques, plus elles parleront, plus elles seront intéressantes.

Le plus grand art est plutôt de savoir faire parler les autres et écouter comme si l'on était bien intéressé à ce que l'on vous raconte.

Ce n'est pas vous condamner au mutisme complet, loin de là ; une phrase habile, une observation judicieuse, placées à propos, donnera au discours tout l'entrain et l'impulsion nécessaires.

Il ne manque pas d'occasion d'ailleurs où vous ayez à soutenir toute seule le poids de la conversation, et c'est alors que vous avez à déployer toutes les ressources d'un esprit bien cultivé.

Et pour cela, la femme doit avoir préalablement reçu une forte dose d'instruction.

Ce ne sont que les ignorantes qui affligent l'humanité de phrases frivoles et vides de sens.

Deux choses surtout sont absolument essentielles à notre instruction : une connaissance parfaite de la littérature et de l'histoire.

Avec ces deux sciences et le juge-

ment pour les bien employer, toute femme peut aisément se tirer d'affaire.

Rien de ce qui doit ajouter au charme de la conversation ne doit être négligé, car rien n'exerce sur les esprits une plus grande influence. L'art de bien causer séduit encore plus que la beauté qui passe et dont on se lasse si vite quand elle n'est accompagnée des dons de l'intelligence.

Les auteurs nous parlent beaucoup de la beauté et des attractions personnelles de madame Roland, et on ne manque jamais d'ajouter qu'elles ont beaucoup aidé à l'influence qu'elle exerçait sur son entourage.

Cependant, il semble, en étudiant bien les mémoires de l'époque, que le principal charme de cette remarquable femme résidait surtout dans l'expression intelligente et animée que prêtait à sa figure tout l'éclat de sa spirituelle conversation.

M. de Montléon, qui n'est pas un critique sympathique, après avoir parlé de sa physionomie piquante et de son éloquence remarquable, ajoute : " En vérité, elle parlait bien, trop bien. "

La tradition veut même que madame Roland fut petite, robuste et n'eut aucun goût dans sa toilette, mais l'intelligence que reflétaient ses traits, jointe à la douceur et à la sonorité de sa voix, exerçaient sur tous ceux qui l'approchaient une véritable fascination.

Elle-même, dans ses mémoires semble attribuer sa principale attraction à la puissance de sa parole.

Dans un de ses passages où elle s'étend assez complaisamment sur de petits détails personnels, elle répète une remarque que Camille Desmoulin avait faite à son sujet :

—Je ne comprends pas, avait dit le célèbre Jacobin, comment une femme de son âge, et dépourvue de beauté, peut se faire autant d'admirateurs.

Et elle ajoute naïvement :

—Il ne m'a jamais entendu parler.

FRANÇOISE.

La France jugée par un Américain

“THE FRANCE OF TO-DAY,” par M. Barrett Wendell

VI — RAPPORT ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA VIE.

(Cet article aurait dû précéder le dernier.
N. de la R.)

En commençant son chapitre sur les rapports de la littérature et de la vie française, M. Barrett Wendell nous fait remarquer, que la peinture qu'il nous a donnée jusqu'à ce point, est certainement loin de concorder avec ce que les étrangers s'attendent à trouver en France. C'est un lieu commun anglo-saxon de prétendre que les Français sont corrompus, “je les ai peints, dit-il, aussi fidèlement que mes pouvoirs d'expression et de longues relations avec eux m'ont permis de le faire. Aurais-je écrit spécialement “virginibus puerisque” que je n'aurais pu être plus réservé.

Il exprime alors la même idée que j'exprimais moi-même au début de cette étude : les étrangers ne connaissent de la France qu'un aspect mensonger, car, “le Paris des touristes, ses hôtels et ses théâtres, ses rues, ses musées, (ceci à mon avis est une grave erreur), ses restaurants et ses innombrables lieux de divertissement public — est le Paris le moins Parisien et le moins Français que l'on puisse concevoir. Ce n'est, ni plus ni moins, qu'un de ces vastes endroits de plaisir ouverts pour le bien ou le mal de l'humanité, dans tous les coins du monde.”

L'étranger sans relations qui vient passer quelque temps dans un pays quelconque et dont l'existence évolue autour d'un hôtel, d'un restaurant et de quelques théâtres, rapporte presque toujours cette même impression défavorable.

L'auteur cite alors un exemple :

Un respectable New Yorkais de sa connaissance se rendit au Brésil pour affaires. Il passa quelques trois semaines à Rio Janeiro et n'y connaissant personne, vécut dans le milieu indiqué plus haut. Il en revint avec l'impression qu'il n'existait pas un seul être, dans tout le Brésil, ayant la plus vague notion de décence. Le

pays était intéressant, mais les hommes et les femmes qu'il lui avait été donné de rencontrer avait laissé voir un moral parfaitement vil où se mêlaient “la corruption de l'Europe et la grossièreté de l'Amérique.”

Bref, le Brésil n'était pas “sweet in the nostrils” de cet honorable citoyen qui croyait le bien connaître par expérience personnelle.

Je n'ai pu m'empêcher d'employer les mots mêmes de l'auteur parce qu'ils ont été pour moi une révélation ; j'ai compris d'où venait cette expression si amusante des bons habitants canadiens : “Il lui pue au nez”.

A quelque temps de là, ce monsieur traversa l'Atlantique ; parmi ses compagnons de voyage se trouvait un Brésilien de même situation sociale que lui, et qui, quoique Brésilien, lui plut particulièrement. Ils se lièrent.

Or, ce Brésilien venait justement de passer quelques semaines aux États-Unis, dans des conditions absolument semblables à celles qui avaient entouré le voyage de notre Yankee dans l'Amérique du Sud. Et il s'en retournait avec la conviction que rien ne pouvait dépasser l'inconcevable corruption de Boston ou de New York !

Tous deux étaient intelligents ; au lieu de se quereller, ils s'expliquèrent et en vinrent à convenir qu'ils avaient mal vu tous les deux. Ils comprirent que s'étant trouvé dans des circonstances particulières, communes cependant à tous les voyages superficiels, ils n'avaient vu que l'envers de la médaille, le vice infiniment moins varié et moins individuel que la vertu ; le vice qui de toutes les vulgarités est la plus déplorablement monotone. Laissons donc de côté les impressions des touristes sur la France, elles sont sans valeur.

Ce qui est plus difficile à expliquer est l'existence de cette littérature pornographique, journaux, cartes, bas romans, que l'on trouve dans les restaurants, les boutiques de coif-

feurs, les cafés et les salons de lecture des clubs, ailleurs qu'en France, (car en France je ne les y ai pas vus) ajoute l'auteur.

Quand on a vécu longtemps avec de ces Français respectables, qui composent l'immense majorité de la population, on constate avec étonnement et joie tout à la fois que cette littérature ne les intéresse en aucune façon, pour la plupart, ils l'ignorent totalement ; absolument comme la majorité des bons Américains ignorent ces prodigieuses annonces par lesquelles d'astucieux industriels essayent d'amener les tectotalers à consommer des alcools sous des formes déguisées.

Le sentiment des Français qui trouvent certaines de ces publications dans les salles de lecture de clubs Américains est d'abord la stupéfaction ; ensuite ils deviennent soupçonneux et se demandent s'ils ne se sont pas fourvoyés dans un mauvais lieu.

Cette littérature honteuse ne donne donc pas plus que les histoires de touristes, une idée ou un élément d'idée exact sur ce qu'est réellement la France. Les notions ainsi acquises sont “simplement stupides.”

Le problème qui reste à élucider est infiniment plus complexe, plus considérable.

Il réside dans les romans écrits par les auteurs les plus éminents, aussi bien aux yeux du monde entier qu'aux yeux de leurs compatriotes ; dans les pièces auxquelles tout Paris se presse et que tout Paris discute et le monde après lui ; dans cette immense littérature qui est à bien des points de vue la plus remarquable des temps modernes et que toute personne se piquant de connaître le français doit étudier sérieusement, avidement.

Beaucoup de ces œuvres, à certains points de vue, peuvent paraître dangereuses. Dans tous les cas, elles peignent un état social profondément différent de celui décrit dans les œuvres des auteurs anglo-saxons d'une renommée pareille.

Un lecteur étranger en conclut tout naturellement que la Société Française est infiniment plus corrompue que la société anglo-saxonne. Il est possible qu'elle le soit. Mais il est certain aussi que celui qui pénétrera dans l'intimité des Français

les trouvera complètement différents des personnages dépeints dans leurs livres, de même que vice versa celui qui pénétrera dans la société anglaise ou américaine ne la trouvera pas aussi exemplaire qu'il avait été amené à le croire en lisant des "romans anglais".

Ce que l'auteur a voulu montrer est d'où vient cette différence. Un auteur anglo-saxon admet implicitement que ses livres seront lus par tout le monde, par les jeunes filles comme par les vieux garçons.

La meilleure preuve de ce fait est la mauvaise grâce avec laquelle certains auteurs anglais se plient à cette convention et les protestations aigres qu'il faut entendre à ce sujet.

En France, il est admis en principe que l'auteur n'écrit que pour les adultes.

Les deux peuples conçoivent semblablement le respect que l'on doit avoir pour les jeunes âmes. Seulement ce respect se manifeste de manières différentes :

Les Anglo-Saxons n'écrivent (ou peu s'en faut) que des livres "pour jeunes filles" ; les Français ferment à double tour la clef de leur bibliothèque. Ceci nous ramène à la façon dont les deux nations comprennent l'éducation.

Dans la société individualiste de langue anglaise, on élève les enfants pour qu'ils fassent leur chemin, qu'ils se tirent d'affaires tout seuls. On leur donne le maximum d'expérience compatible avec leur pureté.

Dans la société française familiale et systématique, on élève les enfants en vue du rôle qu'ils auront à remplir dans la famille, dans l'organisation sociale ; on les entoure du plus haut degré de protection compatible avec la prudence. Des deux côtés on est sujet à exagérer. Il est difficile de dire quel système est le meilleur ; les deux produisent dans leurs cercles respectifs de très bons résultats, mais ce qui donne généralement de mauvais résultats est de vouloir élever à l'américaine les enfants destinés à vivre dans le milieu français ou vice-versa.

C'est en grande partie de ces conceptions différentes en matière d'éducation que viennent ces expressions différentes, en matière de lit-

térature. Les Américains sont tenus par leurs usages à plus de réserve que les Français. L'usage semble aux deux peuples une sorte de loi naturelle ; les Français considèrent donc naturellement les romans anglais comme étant hypocrites, et les Anglo-Saxons considèrent les romans français comme étant corrompus. Les uns comme les autres sont dans l'erreur.

Si l'on comprend bien que la littérature française ne s'adresse qu'aux adultes, on commence à la mieux juger.

Une des qualités les plus élevées de cette littérature est due à cela. Écrivant pour des gens à même d'être bons juges, les auteurs français sont tenus de bien écrire, et ils écrivent admirablement bien. Quelque soit leur sujet, le style est soigné, correct, clair, fini.

Malheureusement on ne peut en dire autant de la majorité des écrivains anglais.

À côté d'œuvres exquis, combien d'autres écrites à la diable ? combien d'autres dont certaines parties sont charmantes, d'autres inoffensives, d'autres composées... n'importe comment.

La différence des publics explique la différence des œuvres.

Aux yeux de certains, cette perfection de style semble conventionnelle, artificielle, en quelque sorte, en désaccord avec la vie ; certains détails des pièces de théâtre françaises également.

Par exemple, cette conversation "générale" aussitôt que plusieurs personnages sont en scène ; cette habitude de ne jamais entrer dans un salon que chapeau et gants à la main ce qui certainement permet de jolis jeux de scènes, mais...

Mais, c'est justement là que l'auteur américain tombe dans une complète erreur. Ces usages, ces conventions, sont la vie française, rien de plus et rien de moins.

Et c'est ce respect des usages qui rend en France les rapports sociaux si pleins de grâce civilisée, tellement plus agréables qu'en Amérique où ils sont si souvent rendus pénibles par une négligence de conduite parfaitement insociable.

Mais d'autre part cette précision,

cette similitude, cette étiquette rend aussi la vie un peu monotone.

Cette petite comédie de société ne perd jamais son charme c'est vrai, mais au bout de quelque temps elle n'a plus celui de la nouveauté. Tous les intérieurs se ressemblent plus ou moins, l'aisance et la grâce de la vie française n'existent qu'au dépend de la variété.

Ceci nous fera comprendre le sens vrai du mot de Maupassant : "l'honnête femme n'a pas de roman".

Une telle formule paraît absolument paradoxale aux Américains familiers seulement avec leur propre état social. Là, les jeunes filles peuvent avoir d'innocents romans préliminaires réguliers, d'unions fidèles et heureuses ; les femmes — jeunes et vieilles — ont leurs amitiés, leurs intérêts absolument indépendants de leur vie domestique, et aussi innocents que les "affaires de cœur" de leur jeunesse. Comment alors comprendre que la femme ne peut être intéressante qu'au moment où elle se jette dans les chemins de traverse ?

Simplement parce que cette remarque s'appliquait à une société entièrement différente de la société américaine.

L'"honnête femme" de France telle que l'auteur l'a si admirablement, si dévotieusement dépeinte dans son chapitre de "La Famille", n'a pas trop de sa longue journée pour remplir ses multiples devoirs. Il lui faut être bonne épouse, bonne mère, bonne fille, bonne parente, bonne femme de ménage, et elle est tout cela. Elle est, à vrai dire, le pivot de la vie nationale, mais au point de vue du romancier sa vie n'est pas intéressante.

L'intérêt d'un problème littéraire peut toujours se résumer à ceci : un conflit, plus ou moins mêlé de passion personnelle, entre l'impulsion individuelle et le milieu social.

Plus le milieu est rigide, plus violemment il comprime et refrène les tendances de l'individu.

Ce qui serait normal dans un milieu individualiste devient exceptionnel dans une société systématique.

Cette pression de l'entourage si forte dans une telle société devient une sorte de loi naturelle désespérément opprimante.

Pour un peuple qui depuis des siècles a vécu sous une stricte règle de vie, les accès d'indépendance de l'individu semblent sinon miraculeux du moins merveilleusement fascinants.

Et l'auteur nous avoue qu'à l'époque où la Nouvelle Angleterre vivait dans une grande sévérité religieuse, les petits garçons pensaient que c'était très beau, très brave et prodigieusement intéressant de dire "damn". Maintenant que ces austères pratiques se sont relâchées, cette... exclamation a perdu tout son charme; elle est passée de mode.

Les problèmes les plus intéressants pour une telle société si éprise de conventions sont donc les cas où l'impulsion individuelle vient se heurter contre la rigidité du système. Lequel doit céder ?

Il est évident que les fantaisies de l'individualisme sont sujettes à prendre une forme licencieuse; et la sincérité intellectuelle des Français les oblige à constater des faits qui pour être fâcheux n'en sont pas moins indéniables et à traiter dans leur littérature de sujets que s'interdiraient les Anglo-Saxons.

Comme question de fait, il est certain partout, que les sujets les plus passionnants ne sont pas, n'ont jamais été et ne seront jamais, les détails de la vie journalière. Autrement, les livres de comptes d'un boutiquier pourraient être matière à roman. La littérature, en général, s'occupera toujours plutôt de l'exception intéressante que du lieu commun.

Les plus passionnantes parmi ces exceptions sont certainement les cas d'affection irrégulière entre hommes et femmes. Si ces cas n'étaient pas exceptionnels, ils ne seraient pas intéressants; on pourrait même s'imaginer un monde où la monogamie aurait tout le charme d'une fascinante intrigue mais... ce n'est pas la société civilisée d'Europe. Nier ces vérités évidentes serait, au point de vue français, dangereux; bien plus, ce serait sot.

Nous arrivons donc à cette conclusion, en apparence paradoxale, mais certainement vraie dans les faits, à savoir :

Pour qu'un sujet de roman soit réellement intéressant, il faut qu'il soit

non pas la règle, mais l'exception; par conséquent, cette licence qui paraît imprégner toute une phase de la littérature française ne prouverait pas, le moins du monde, que la nation est licencieuse, mais bien plutôt le contraire.

Une autre considération vient renforcer cette théorie.

Le Français moderne possède une intelligence exceptionnellement alerte par don naturel et par entraînement dérivant d'une concurrence ardente; nous l'avons constaté par ce qui est dit au sujet des Universités.

L'attachement au système social demande lui aussi un travail sans répit, une lutte incessante. Un bon Français fait non seulement tout ce qu'il peut pour maintenir et augmenter sa position dans le monde, mais il lui faut encore voir aux intérêts de sa famille, donner des carrières à ses fils et des dots à ses filles, s'occuper de sa maison, grande ou petite, et faire que chaque année lui apporte un peu plus de sécurité que l'année précédente. Il ne peut jamais relâcher son attention.

La position de sa femme est exactement la même.

Tous deux à la fin du jour sont terriblement fatigués et excédés.

Il leur faut une distraction, une récréation, un amusement. Pour récupérer leurs pouvoirs d'attention, il leur faut quelque chose de différent de ce qu'ils ont fait hier et aujourd'hui et de ce qu'ils feront demain. Et avec leur esprit précis il faut qu'on leur offre ce délasserment sous une forme concrète; ils aiment à généraliser mais la généralisation doit être basée sur des faits. Et avec leur extrême sincérité intellectuelle, ils n'hésiteront pas à reconnaître l'existence de faits que des Anglo-Saxons prétendraient vouloir ignorer; et à affirmer cette déplorable et indéniable vérité, que ces faits ont un pouvoir intrinsèque d'exciter l'intérêt, de retenir l'attention, de nous faire oublier un instant la monotonie de l'existence journalière; et cela, justement et surtout, parce qu'ils sont exceptionnels.

Quand les Français veulent se délasser, ils demandent à leur littérature quelque chose qui les change de ce qu'ils trouvent autour d'eux

dans leur vie, tout comme les ouvriers de fabrique aiment à lire des aventures de duchesses, de comtes et de marquis.

Ce phénomène n'a rien d'exclusivement français. Dernièrement, un bibliothécaire nous révélait qu'un sénateur américain, célèbre par son austérité, remarquable pour son travail assidu au Congrès, avait l'habitude de se reposer l'esprit en lisant des livres, dont les titres seuls auraient fait dresser les cheveux sur la tête de sa famille comme de ses électeurs.

Et l'auteur ajoute :

" Je crois sincèrement que les irrégularités de conduite que l'on rencontre à toutes les pages de la littérature française, doivent être regardées comme la contre partie intellectuelle de vies qui s'engourdissent dans une régularité générale. "

Une autre explication apportée par l'auteur est que ces livres sortent de la plume de gens appartenant au monde artiste où les systèmes ne sont guère en honneur et dont les membres se font gloire de placer l'individu au-dessus de toute règle.

L'artiste, littérateur ou autre, vit, comme il a été expliqué plus haut, dans une classe à part, d'ailleurs extrêmement restreinte, et dont les conventions consistent à ne pas en avoir. Naturellement, ils considèrent comme normale la phase de vie qu'ils connaissent le mieux. C'est ainsi que Dumas fils, fils d'un père dont la conduite était d'une fantaisie aussi fantastique que son génie littéraire était étourdissant, nous a donné encore enfant pour ainsi dire, " La Dame aux Camélias ". Et devenu plus tard un moraliste dont les conclusions sont presque austères, il employait pour montrer les inconvénients de l'irrégularité de vie, la peinture de cette irrégularité même dans ce qu'elle peut avoir de plus cru et parfois de plus séduisant.

Nous apprécions moins cette partie du raisonnement sachant par expérience personnelle que de consciencieux artistes peuvent être aussi régulièrement admirables dans leur vie privés, que supérieurs dans leurs œuvres; et cependant très libres dans leurs expressions, très réalistes dans leurs peintures. Mais voici une comparai-

son qui nous fera mieux comprendre :

Qu'est-ce qui frappe d'abord l'étranger qui débarque aux États-Unis : l'abus des journaux. Il ne peut pas faire un pas dans la rue sans qu'on l'importune pour les lui vendre. S'il monte en tramway, il constate que tous, jeunes et vieux, filles et garçons, ont le nez plongé dans une feuille quelconque. Ces journaux, agrémentés d'illustrations macabres et d'en-têtes fantastiques, ne vous parlent que de meurtres, de vols, d'enlèvement, de lynchés, de divorces, d'accidents, d'escroqueries ; plus il y en a, plus on les achète. Qu'un crime survienne, si les détails peuvent être bien révoltants, la vente double ; si, pardessus le marché, ils sont immoraux, alors c'est du délire, la vente triple. N'importe quel étranger lisant de pareilles gazettes conclura immédiatement que l'Amérique est une terre où son voisin le plus respectable doit être probablement un pick-pocket.

La richesse y est partout regardée comme le produit du vol agrémenté de corruption ; le succès en politique

n'est qu'une arrogance démagogique qui se dévoue entièrement à l'oppression du pauvre ; la principale occupation des fabricants de produits alimentaires est de maintenir un juste équilibre entre leur rapacité et l'empoisonnement du public ; et ainsi de suite.

Il ne faut pas se dissimuler l'impression produite sur les étrangers par tout ce remuement de boue. Elle est désastreuse et injuste ; et cependant, elle est justifiable, car cette presse "jaune" est prodigieusement populaire d'un bout à l'autre des États-Unis.

Comme question de goût, il n'y a rien à dire sur ce genre de dépravation. Mais psychologiquement, c'est à la fois intéressant et instructif.

C'est un exemple vulgaire de ce même penchant humain que l'on retrouve dans beaucoup de sujets littéraires en France.

Considérer la société qui nous donne cet exemple comme tellement corrompue qu'elle est à la veille de se dissoudre totalement, serait erroné.

C'est simplement le cas d'êtres humains, fatigués par la consciencieuse régularité de leurs vies, qui cherchent une distraction à contempler quelque chose qui les change de la routine journalière. La littérature leur donne cela ; en France elle a toujours une grande valeur intrinsèque ; en Amérique, elle n'a que la vivacité du journalisme populaire. La vie américaine n'est pas telle que les journaux américains pourraient le faire croire à un étranger. La vie n'est pas en France telle qu'un étranger pourrait être amené à le penser en lisant les romans français.

Dans les deux cas, les faits cités sont vrais ; dans les deux cas, ils sont exceptionnels ; dans les deux cas, la force de la régularité sociale a pour un moment été ignorée ; dans les deux cas, au fur et à mesure que l'on connaît mieux le pays, on comprend que cette force de régularité est si puissante, si continue, que quand on vient à considérer à un point de vue général la vie sociale qu'elle amène, on ne voit plus qu'elle, car elle prime tout.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

La Revue Hebdomadaire publiera très prochainement le dernier roman inédit de Maurice Barrès, de l'Académie française, "Colette Baudouche" ou histoire d'une jeune fille de Metz. La Revue Hebdomadaire a acquis la propriété du Monde Moderne fondé en 1894. Cette publication est fusionnée, à partir du mois d'août avec la Revue Hebdomadaire.

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot



POUR VOUS SERVIR MESDAMES.

Accessoires de Pharmacies—Eponges, Articles pour le bain et la Toilette.
Wash Rags blanches et de couleur.....5c 10c 15c
LOOFAHS POUR FRICTION.....25c
Poêles à Alcool.....25c et 50c
Alcool Méthylique.....\$1.00 le gallon 35c la pinte

Nourriture pour Enfants

Nestlé's Food.....36c
Allenbury's Food.....45c et 85c
Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.

Vin Vial.....\$1.15
Quina Laroche.....\$1.35
Quinum Lafarraque grand flacon.....\$1.75
Carnine Lefrancq.....\$1.75 et \$3.25
Sedlitz Chanteaud.....40c

Demandez les ailes flotteurs pour apprendre à nager, 40c 50c 75c.

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

QUATRE PHARMACIES :

295 rue Ste-Catherine, coin St-Denis.
820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny
Nouvelle Pharmacie :
530 St-Denis coin du Square St-Louis.

Lotion . . .

"SAPHO"

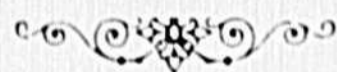
Hygiène de la Tête



Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.



THE

Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

du soleil. Cette année, elles nous cachent la lune, s'engouffrent dans ses rayons comme devant la plus vile chandelle et, dans nos yeux comme dans les cours d'eau. Elles vous tapotent les joues, sans se soucier des rencontres, s'abattent par milliards, en régiment, dans les arbres, les fleurs et les fenêtres. On suffoque comme si on était déjà au tricentenaire de Québec....

Domage qu'elles viennent dans le temps des roses qui sentent bon ces vilaines petites bêtes collantes qui fleurissent la peste et nous étouffent le cœur !

A travers les moustiquaires, elles font un bruit d'animal sauvage rugissant à travers les barreaux de sa cage. On dirait que tout ce qu'il y a d'insectes a rendez-vous autour de la lumière qui reflète dans votre miroir. Aussi, amateurs de tapage et remplissant l'air et vos oreilles comme la voisine criant à ses poulets et à ses petits... Il me semble que ce sont elles qui me répètent ce que je lui entends dire à travers le grillage, à cette machine, ces minuscules bêtes qui se tuent à plaisir pendant les trois nuits de leur règne ! Elles se hâtent tant ; elles volent si audacieusement ; elles voudraient tant avoir à elles seules tout l'espace, ces êtres chétifs le camelote ambulantes, où chacun joue son rôle et parle pour la fortune du patron, lequel fait, par en arrière, le souffleur et le gros bourdon..

La voix continue étourdissante, hachée : bêgaiement accentué de coups de bec et d'ailes, avec des bruits de griffes et des yeux immobiles qui vous poursuivent comme le regard du portrait du défunt qui est mort là, pourtant lui, dans cette même chambre où elles regardent comme des âmes en peine, des âmes qui viennent de l'eau, qui naviguent comme des pilotes et dont l'équipage en détresse recherche leur maître. C'est bien les yeux caves du disparu que j'ai vus dans cet appel impatient contre les vitres et qui m'ont donné la peur. C'est bien son souffle qui m'a ébouriffé les cheveux et éteint la petite veilleuse qui éclairait ma prière !

Plus de feu, ces mouches de l'autre monde parurent soulagées et quand elles se furent éloignées, je me fis à

moi-même, seule, derrière ce cloître, l'effet d'une carmélite assiégée de tentations, regardant vivre le monde et agir Dieu. "Quelle est cette foule qui va d'une poussée à tout ce qui brille et qui, aveuglée, sur son chemin, s'en va évangélisant partout, s'y imposant, y infusant ses droits, sans ordre, ni loi, ni principe, ni morale, ni discipline, envahissant la place se rendant maître du ciel et de la terre !"

— "Nous sommes la beauté, la toilette, l'amour, la liberté, les honneurs et la gloire. Nous sommes descendants d'une race maudite, disciples de la parole qui combat le Seigneur. Nous venons tous les ans, à la même époque inculquer à nos missions, sur les grèves, nos doctrines et regimber contre la vie patiente, faire jurer le chrétien, renverser ses pouvoirs. Partout où vous tournerez, nous vous ferons face et vous tiendrons tête."

Quelle controverse que la vie vue par des yeux exercés et prévenus ? Et quelle hantise, de dévotion peut en trouver le remède et la fin !

Mon cerveau obsédé par ces fantômes ne pouvait s'apaiser : le moindre bruit m'arrêtait le cœur. Le moulin à vent de mon frère qui tournait en dehors me sillait dans les oreilles, comme des maringouins et des ailes de fièvre contre lesquels je me défendais et me protégeais. La girouette me semblait un éventail chimique qui renvoyait de côté et d'autre, dans ma fenêtre et qui faisait toc-toc dans les vitres, des araignées, des petits monstres, des moustiques... et toujours des mannes !.... Les petits garçons qui s'amusaient à jouer du peigne sur un papier de soie me faisaient grincer des dents comme si j'eus entendu la flûte du jugement dernier et que j'eus à rester au milieu de ses ingrédients vivants, enlacés éternellement par de tels moucheron frémissements et malpropres.....

Et ce fut trois jours ainsi de neurasthénie, à avoir le cerveau surchargé de papillons gris qui pèsent et rongent toutes vos idées, qui s'emparent de votre tête et la promènent comme une citrouille allumée, contre les parois, à travers les ronces, sur les rochers, s'enivrant de la lumière qu'ils y trouvent et vous prenant

pour la lune... Pauvres gens de là-haut, prenez garde à vos têtes ! Si ces ailes vous atteignaient et vous enfourchaient il n'y aurait plus de belles nuits pour nous ! Mieux vaut encore que vous éclairiez ces bêtes que d'êtres conduites par elles !...

Serait-il possible que la fin de l'esprit du monde serait apporté par des mannes, ces mannes à grandes queues de fil, aux yeux fixes à peine tenus aux corps, aux ailes qui chatouillent, par ce rien, par cette masse, par cette peau, ce squelette, cette déponille de mannequin qui, même après le jour de ménage, dans notre tête, on retrouve oubliés là ou apportés par le courant des heures...

NINE.

"Villa Swastika" juillet 1908.

OUVERTURE DE MOEES

Après de nombreux préparatifs, Mme Pageau a définitivement fixé au 19 septembre la date de l'ouverture des modes de la saison.

Au moment où toutes les promeneuses sont revenues de la campagne, les élégantes et les modestes, toutes les femmes soucieuses de leur apparence feront une visite à ce remarquable salon de modes. Elles seront charmées de la beauté, du goût et de la diversité des chapeaux qu'on y étalera. Les modèles les plus exquis, les créations les plus récentes seront exposés et mis en vente. Nul doute que les visiteuses, voyant ces beautés étalées à leurs yeux d'une si engageante façon, voudront se coiffer de chapeaux aussi seyants que distingués. En tous cas, il sera toujours intéressant de visiter cette exposition. Les modes sont bizarres et réservent des surprises. N'oublions pas encore que les prix en sont très abordables.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

On trouve à "Mille-Fleurs", 527, rue Sainte-Catherine Est, tout ce que la fantaisie la plus raffinée, la plus ingénieuse et la plus élégante peut inspirer en fait de chapeaux, de toques, de capotes et autres coiffures de toutes sortes.

LES NUAGES

En ce moment, où l'été nous enveloppe encore de son influence et de son charme rénovateur, tous cherchent le repos, la trêve, la halte rêvée si souvent au cours du rigoureux hiver de notre beau pays ; et c'est le cœur gai, l'imagination jouissant à l'avance des paresseuses rêveries projetées, qu'on boucle à la hâte les malles remplies de fraîches toilettes, pour aller vers la plage choisie.

A part le bienfait physique indiscutable de ces vacances à la campagne, il y en aurait long à dire aussi me semble-t-il, sur l'action salutaire exercée sur le moral par ces jours ensoleillés alors que l'âme se retrempe, se reprend, se déplie laissant la lumineuse chaleur la pénétrer toute, l'assainir et chasser les idées noires, les diables bleus, les pensées moroses comme autant de microbes pernicious ; chose étrange mises ainsi en plein jour, ces chimères se métamorphosent, diminuent, puis se dissolvent un peu à la façon des tous petits nuages blancs, que je suis des yeux parfois jusqu'à ce qu'ils se perdent dans l'infini.

A l'autre bout du grand véranda assise sur un "rocking" une jeune femme plutôt jolie, l'ouvrage sur les genoux, le livre gisant à terre, est perdue en une profonde songerie.

Il me semble que je devine ces idées qui s'agitent confuses, sous le rouleau de cheveux blancs savamment crépelés. Mon Dieu ! sans être grand clerc, on s'aperçoit de bien des choses. En ce monde, hélas, il n'y a pas que les nuages blancs dont je parlais tout à l'heure, il y en a d'une autre sorte, et peut-être ma gentille rêveuse pense-t-elle à de petits accroc, survenus, on ne sait comment, dans la limpidité de son ciel conjugal. Mais voyez les miracles de la fée "Été" : voici les yeux bleus qui brillent, sous le chaud soleil les chimères s'évaporent un sourire passe rajeunissant le visage tantôt fatigué, elle se dit sans doute : Où avais-je donc la tête de me tourmenter ainsi ? la vie a du bon et mon mari qui tra-

vaille tant, après tout, est bien généreux de me donner de si belles vacances. Faisons-nous "chie" pour l'arrivée du bateau, et ramassant à la hâte son ouvrage elle rentre toute joyeuse.

Va-t-il être surpris, le monsieur en question de retrouver comme par magie la petite femme, attirante, aimante et gaie qu'il pensait partie pour le pays des rêves... dangereux. Quelle ivresse, après le labeur du jour de se reposer tranquille et d'écouter le délicieux babil disant les menus faits de la journée. Monsieur, ceci est l'œuvre de l'été, ne perdez rien, croyez-moi, de ces rayons d'or.

Où, si nous y songeons sérieusement la vie en pleine nature est pour l'âme un bain de repos de détente : pour les femmes surtout, une bonne visite à l'humble chapelle suivie d'une promenade sous les arbres ou sur la plage sont aussi profitables à l'âme qu'au physique.

Mesdames, si nous laissons de côté pour ces semaines, au moins, les romans décevants ou trop crus, ces minutieuses analyses du cœur humain écrites parfois mais toujours subtilement perniciouses dans lesquelles on ne trouve que regrets inutiles ou désillusions. Il y a mille manières charmantes de passer agréablement pour soi et pour les autres, ce bon temps qui ne reviendra jamais plus ! Oh ! jouissons de tout cœur de ces minutes exquis avec les êtres aimés, redevenons simples, naturelles, oublions les ennuis passés ou présents et pour l'avenir confions le au bon Dieu "vivons" au jour le jour. Alors nous puiserons un regain de vie, un courage nouveau pour reprendre à l'automne la tâche quotidienne. Puisque la nature est si radieusement belle, même de ce côté du voile bleu..... avec les nuages blancs ou gris que sera donc, l'autre rive qui nous attend pour les vraies vacances pleines de vie sans fin.

MATHILDE CASGRAIN.

La rue Sainte-Catherine, partie Est, doit un attrait de plus au salon de modes exquis établi sur son parcours, et qui a nom "Mille-Fleurs".

BRUNE OU BLONDE

Comme les femmes du moyen âge et de la Renaissance, les Italiennes de nos jours préfèrent les cheveux blonds aux cheveux noirs. On sait par quels moyens chimiques les Vénitiennes, entre autres, obtenaient cette précieuse couleur. La vogue des chevelures blondes commença à décliner vers 1574, époque où Henri III, à son retour de Pologne, visita Venise et fut reçu avec tant de pompe. Dans la description des deux cents plus jolies et plus jeunes femmes qui allèrent saluer le roi très chrétien au palais des Doges, on n'observe aucune mention de cheveux blonds. Ce qui semble confirmer la déchéance des cheveux blonds à cette époque, c'est que les brunes eurent enfin leur revanche au dix-septième siècle. En effet, le "Bérolas" du "Grand Dictionnaire", Bary le précieux, qui n'a pas manqué, dans son livre de l'"Esprit de Cour" de faire une conversation "de la Belle Coiffure", vante une beauté brune comme la "Sulamite". De son côté, le cavalier Marin a chanté une autre Sulamite, dans un de ses meilleurs sonnets, que le recueil des "Muses illustres" a imité.

Quoi qu'il en soit, la vogue des cheveux blonds parvint à son apogée sous le règne de Louis XIV, à la

L'ÂME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

| | |
|--|--------|
| 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... | .88 |
| " " demi reliure chagrin. | \$1.35 |
| Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge. | 1.40 |
| Demi reliure, morceau | |
| Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche dorée. | 2.10 |
| Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée. | 1.85 |
| Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée. | 2.90 |

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.

cour duquel presque toutes les femmes étaient blondes. Or, qui donc eût osé déceintement porter une chevelure brune ? Eh bien ! ce qu'aucun courtisan n'osa faire, quelques femmes courageuses l'entreprirent ouvertement, car, comme l'a remarqué M. Lebrun-Dalbanc, dans son "Étude sur Mignard", malgré qu'au siècle de Louis XIV il y ait plus qu'en aucun temps des blondes et des blondes adorables, il y avait aussi des brunes qui s'obstinaient, malgré la mode, à rester brunes". Elles auraient été vraiment héroïques, si leurs succès n'eussent contribué à soutenir leur courage, et si leur beauté n'avait mérité à leur vaillance des alliés aussi fidèles que dévoués. Parmi ces belles récalcitrantes, citons d'abord Marie de Mancini, cette brune Italienne, qui fut bien près, malgré le cardinal, de monter sur le trône de France, et qui, au rapport de Bussy-Rabutin, "avoit de l'esprit comme un ange et des yeux tendres et si languissants". Vient ensuite la duchesse de Montbazou, qui, au dire de Tallemant, avait le teint fort blanc et possédait une beauté si éclatante "qu'elle desfaisoit toutes les autres au bal". Puis, Charlotte Saumaize, comtesse de Flécelles-Blégy, qui s'est peinte en tête de ses "Oeuvres poétiques" avec des cheveux noirs et lustrés comme l'aile du corbeau ; et enfin cette beauté orientale, brune comme la Sulamite, la belle Soyou, fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, qui, sans posséder, de l'avis de Mme de Motteville, "toutes les grandes beautés qui, selon les règles, composent la beauté", avait cependant, d'une volée de ses beaux yeux noirs, rendu le duc d'Orléans fou d'amour. Ce n'était pas comme la duchesse de Chastillon, qui, regrettant d'être aussi brune que Prosperine, effaçait la couleur originelle de ses cheveux sous des tresses blondes, rehaussées d'un œil de poudre.

Aujourd'hui, les blondes vivent en paix avec les brunes. Une belle chevelure, de quelque couleur qu'elle soit, est toujours admirée lorsqu'elle couronne élégamment la tête d'une jolie femme. En effet, suivant le félibre Aubanel, dans le discours provençal prononcé jadis aux fêtes d'Avignon, en l'honneur de Pétrarque,

"la beauté, c'est tout ! Malheur à qui n'a jamais été pris dans le fouillis amoureux des longs cheveux d'une jeune fille ! Malheur à celui qui, devant le visage d'une blonde, n'a senti tressaillir son cœur ; devant les yeux transperçants d'une brune, n'a pas senti son âme s'enflammer, mille pensées hautes et généreuses fermenter dans sa tête et la fièvre brûler son sang !"

Des raffinés, il est vrai, préfèrent aux simples brunes les brunes qui se blondissent. Blondir une brune, disent-ils, c'est lui jeter de la poussière d'or dans les cheveux pour illuminer son visage ; c'est éclairer son teint avec un rayon de soleil. Victor Hugo a dit :

Que m'importe, Juive adorée,
Un teint d'ébène, un front vermeil !
Tu n'es ni blanche ni cuivrée,
Mais il semble qu'on t'a dorée,
Avec un rayon de soleil !

Telle était la célèbre Marie Stuart. "Quant aux agréments personnels de Marie, dit Robertson, tous les auteurs s'accordent à donner à la reine d'Écosse l'air de la plus grande beauté et la taille la plus avantageuse qui puissent se rencontrer dans une créature humaine. Elle avait les cheveux noirs ; mais, suivant la mode de son temps, elle portait souvent des cheveux empruntés et de couleurs différentes..."

C'est qu'en effet, la brune aux cheveux blonds a des rayonnements dans la physionomie. Ses traits resplendissent comme ceux de la sainte qui porte l'auréole ; sa figure, à l'aspect un peu dur, se féminise, pour ainsi dire ; ses chairs acquièrent une douce morbidesse. C'est bien la fille d'Eve, la brune dorée, aux traits irrésistibles, la beauté qui éblouit et que l'homme, cet Adam séculaire, regarde dans une douce extase.

En d'autres termes, c'est l'histoire du XXIV^e madrigal du Ve livre des "Oeuvres" de M. de la Sablière :

Souvent la belle Iris, d'une tresse dorée,
Couvre le brun de ses cheveux.
.....
Est-elle brune, est-elle blonde ?
Rien ne l'égale dans ce monde,
Rien n'égale aussi mon amour,
Et sans être inconstant, j'ai la bonne fortune,
D'être amant, en un même jour,
Et d'une belle blonde, et d'une belle brune.

Maintenant, si l'on vous demandait quelle serait notre préférence entre deux sœurs, dont l'une aurait les cheveux roux ou blonds rutilants comme l'or et l'autre une coiffure noire comme le jais, nous répondrions par ce quatrain d'un poète aimable de l'époque du Directoire :

J'admire également et la blonde et la brune ;
Point de choix où l'on sait également charmer.
On pourrait choquer l'autre en lui préférant l'une ;
J'aimerais celle, moi, qui voudrait bien m'aimer.

LOTTE.



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMÉRICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

UNE AUBAINE

POUR

Nos Canadiennes

8 SUR 10 FEMMES

souffrant de maladies qui leur sont spéciales.

Les **Ovules** du DR. PATRICK de Paris, guérissent les pertes blanches, douleurs, lacérations, descente, beau mal, renversement, ulcères, ovarites, etc. d'une manière infailible, permanente et sauvent des opérations.

Les **Tablettes Hygiéniques** du Dr. Patrick, maintiennent les organes en bonne santé et **previennent** les pertes, retards ou suppression.

Les **Pastilles Rouges** du DR. PATRICK guérissent la faiblesse, l'anémie, vertige, mal de tête, épuisement, la consommation et toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang.

AGENTS POUR L'AMÉRIQUE

SYNDICAT MEDICAL DES DAMES,

180 Ste-Catherine Est.

TEL. EST 3208.

Consultations Médicales Gratuites.

NOTE—On demande des Dames ou Demoiselles pour faire connaître nos remèdes dans les grands magasins, manufactures etc. Elles peuvent se faire un joli revenu dans leur loisirs.

❧ NOUVELLE ❧

Dans son élégant bureau aux portes capitonnées, aux fauteuils de cuir, aux meubles d'acajou et aux nombreux casiers, le jeune Noël Mercille ouvre sa correspondance d'un air content. Sans doute les affaires sont bonnes ; peut-être aussi que le rêve intérieur que tout être humain caresse au-dedans de lui est près de se réaliser pour ce favori du sort car sa figure reflète décidément l'expression du bonheur.

—Monsieur Mercille peut-il recevoir le père Deslauriers ? demande le garçon de bureau, entr'ouvrant discrètement la porte.

—Faites entrer, répond le jeune homme. Et aussitôt sa figure de prendre une expression de gravité qui contraste tout-à-fait avec celle de la minute précédente.

Le père Deslauriers, un grand vieillard sec, entre d'un air timide, salue plusieurs fois en tournant et retournant son chapeau dans ses mains.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, le père, et dites-moi ce qui vous amène.

L'air engageant du jeune patron met le bonhomme à son aise.

—Avez-vous le temps de m'écouter pendant plusieurs minutes, M. Mercille ? J'ai bien des choses à vous dire.

Sur un signe affirmatif, le vieux approche son siège et commence : " Je vais avoir soixante-douze ans, l'hiver qui vient ; c'est un grand âge pour un ouvrier ; nécessairement on n'est pas aussi vif pour l'ouvrage qu'autrefois et votre contremaître qui est un bon garçon et qui a soin de vos intérêts veut me mettre dehors. Je suis donc venu vous demander de lui dire un mot pour qu'il patiente et me garde encore au moins six mois.

" Je sais qu'en affaire, les sentiments ne comptent pas ; cependant si aujourd'hui, je ne vais pas aussi vite à l'ouvrage qu'un jeune, je fais encore l'ouvrage tout aussi bien et il fut un temps où je travaillais plus vite que tous les autres hommes. Et com-

me ça fait vingt cinq ans que je suis dans votre manufacture de meubles, il me semble que ça me donne un peu le droit de vous demander cette faveur, ma dextérité et ma rapidité des années passées devant compenser pour mes lenteurs d'aujourd'hui.

" La raison pour laquelle je vous demande de me garder encore six mois, est que j'ai une fille au Brown (1) qui doit finir ses études au printemps prochain et si je suis mis dehors, je ne pourrai payer les cours. Il lui faudra abandonner ses études pour gagner la vie et tous ses rêves d'avenir s'en trouveront brisés. Et c'est une si bonne enfant ma Léda ! si travaillante, si studieuse et si polie pour son vieil ignorant de père qui doit lui faire honte bien des fois, mais elle n'en laisse jamais rien voir. Aussi quand il vient des jeunesses chez nous, je me donne toujours une raison pour sortir afin de ne pas commettre de bévues, ou faire une exposition de mon manque de belles manières. C'est déjà trop beau qu'elle ait insisté pour continuer à tenir maison avec moi, alors que j'ai voulu la mettre en pension avec des demoiselles comme elle, ce qui lui aurait donné plus de temps pour étudier et lui aurait permis de rencontrer plus de jeunes gens comme il faut. Ça aurait été plus intéressant pour elle, que de passer veillée après veillée avec un vieux radoteur comme moi.

" Et il faut la voir, le soir, m'apportant mes pantoufles, mon tabac, ma pipe, mes journaux, plaçant tout, près de moi, avec un joli sourire, montant la mèche de la lampe, baissant l'abat-jour, tout comme si j'étais un monsieur. Dans ces moments-là, je pourrais me mettre à genoux pour la remercier de tout le bonheur qu'elle me donne. Et ensuite, quand l'idée me vient que je puis manquer avant que ses études soient finies, je me retiens pour ne pas pleurer comme un enfant, et maintenant si on me remercie de mes services..... eh ! bien, j'aime autant mourir.

" Votre père qui était un bien brave homme, ne souffrirait pas s'il vivait qu'on me renvoie, car je suis entré ici quand il a fondé la maison.

" Nous sommes venus à Providence ensemble : lui, déjà ambitieux, avec l'idée d'apprendre l'anglais et de fai-

re de l'argent, moi par besoin de mouvement, pour voir du pays, par ce que c'était la mode de " monter aux Etats ". Aussi dès son arrivée, votre père se mit à piocher sur l'anglais ; tous les soirs, il se faisait donner des leçons par un garçon de la " High School " et les dimanches, il les passait à la bibliothèque publique. Moi le soir j'allais à l'auberge boire ma chopine de bière — oh ! je n'ai jamais été un ivrogne, mais j'aimais mon petit coup — ou faire ma partie de " poker " avec des amis. Comme vous voyez, lui ramassait de l'argent et s'instruisait pendant que moi je dépensais mon temps et mon argent.

" Un soir, votre père me dit : Antoine, j'ouvre un atelier à mon compte, veux-tu venir travailler pour moi ? Il n'y avait pas de danger que je refuse !

" D'abord, je n'ai jamais été jaloux de ma nature et ensuite je comprenais que si votre père était patron à son tour, c'est qu'il avait su profiter de tous ses instants de loisir. Seulement ça m'a fait ouvrir les yeux et j'ai pris la résolution de me ranger. J'ai lâché la partie de poker, j'ai dit adieu à la bière, mais comme je ne savais pas étudier comme votre père eût qu'il fallait que je passe mes veillées quelque part, je me suis marié. Ah ! la bonne femme que j'avais ! Je vous en souhaite une pareille ! Mais voilà le malheur : elle était trop bonne, elle ne pouvait pas vivre. Elle est partie, me laissant la petite Léda à qui j'ai servi de père et de mère. Cette enfant a été ma consolation et sa mère en mourant ne pouvant lui laisser de dot lui a donné sa bonté, ce qui vaut mieux que de l'argent et de la joliesse aussi, car elle est jolie, ma fille.

" Le dimanche, quand je sors avec elle, tout le monde se retourne pour la regarder. Elle ne s'en aperçoit pas, mais moi, j'en suis tout fier et j'ai envie de crier à tous les farauds qui la reluquent : c'est ma fille, vous savez et elle est aussi bonne et aussi instruite que jolie."

Sur ces mots le vieux se leva.

—Mon histoire était longue, M. Mercille, je vous en fais bien des excuses, mais j'ai pensé que si je vous la disais toute, vous me garderiez à

la boutique. Dites-le voulez-vous ?

—Mon ami, dit Mercille en se levant, ce que vous m'avez raconté, je le savais, Léda me l'avait dit. Je la rencontre de temps à autre chez des amis et j'ai même poussé souvent une pointe jusqu'au collège pour la voir sortir et pour la reconduire.

—Comment vous connaissez ma Léda et elle vous a parlé de moi ?

—Oui elle m'a dit comme vous étiez bon, de quels soins vous l'avez toujours entourée, comme elle vous aimait et comme elle se proposait, une fois ses études finies d'entourer votre vieillesse de comforts et d'agrément. J'ai trouvé que la tâche de faire vivre deux personnes serait lourde pour une femme, et j'ai proposé, hier soir, de lui aider à titre de mari. Elle a bien voulu consentir et j'ai l'honneur, cher et brave père Deslauriers, de vous demander la main de votre fille.

Le vieux, les yeux agrandis par la surprise, s'appuya contre la chambrante et dit : Non ! c'est trop de bonheur. Je dois rêver !

—Vous ne rêvez pas, mon père, et dès aujourd'hui vous avez deux enfants qui vont travailler à vous rendre heureux. Maintenant courez dire mille bonnes choses de ma part à Léda.

Le père Deslauriers sortit, titubant comme un homme ivre mais revenant tout aussitôt, il balbutia, des sanglots plein la gorge :

—Dites donc, M. Mercille, vous serez toujours bon pour ma Léda, hein ?

BLANCHE-YVONNE.

(1) (Collège de Providence, R. I.)

Un mari et sa femme descendent le boulevard en se disputant. A la fin, le mari, pour changer de conversation :

—Je ne serais pas étonné, dit-il, s'il pleuvait avant ce soir...

Et la femme, toujours grinchue :

—Oh ! toi, d'abord, tu ne t'étonnes jamais de rien !...

LE SAULE-L'ACADIE

(De l'Impartial)

Avez-vous contemplé déjà dans nos campagnes, dans les villes mêmes où passèrent les premiers nos aïeux, ces arbres tortus, anguleux, à l'allure recueillie, modeste sans bassesse ?

Ils n'ont point l'orgueil du chêne, la noblesse du hêtre, la beauté de l'ébène. Le tronc est trapu. Chez les vieux, il semble brisé. Mais quelle vigueur, quelle force dans les branches ! Souvent les branches mères sont des arbres véritables retenus au tronc par des liens puissants.

A l'encontre de ceux que nous citons et qui exigent un sol à leur convenance, le saule se plaît partout, se contente de tout, ne coûte de peines à personne. Il porte au loin ses branches robustes, abritant les plantes mêmes qui l'étoufferont peut-être. S'il est maltraité, si les méchants lui cassent des branches, il continue de vivre, il ne refuse pas son ombre au persécuteur.

La bonté est son partage. Il sait pleurer. Vous le trouvez dans nos cimetières. Il adoucit, là, la robustesse de ses formes. Il se fait plus tendre, plus gracieux. Son bois, c'est comme des rubans délicats le long desquels les feuilles pendent et scintillent comme des larmes et qui, comme la douce chevelure d'une amante éplorée, caressent quand murmure la brise les tombes que les vivants oublient...

Le saule est patient. Il est tenace. Le tronc semble vide : on croirait qu'il ne reste que l'écorce. Quand viendra l'automne dont les rafales emporteront pour les semer jusque sur les océans les feuilles de nos saules, ils paraîtront morts à tout jamais.....

Mais aux premiers rayons du soleil du printemps, au premier sourire de bonheur de la nature, le saule qui semblait mort renaît, une nouvelle vigueur circule, monte de son tronc délabré sans qu'on s'explique comment jusqu'aux branches qui lui font une vaillante et solide couronne.

Il bordait les chemins tracés par nos aïeux. Dans leurs riants villages, plantés, des deux côtés de la rue principale, ils faisaient une allée voûtée de verdure d'un effet adorable.

Avez-vous vu les dômes qui restent, indiquant seuls l'endroit où fut Grand'Pré ?

Sur la plaine superbe, dernier vestige de l'écrin soyeux dans lequel se couchait voluptueusement la perle si pure, Grand'Pré, ils se tiennent, vieillards affaiblis, pleurant les bonheurs qu'ils abritaient. Ils sanglotent aux jeux des zéphirs. Ils pleurent éperdument à la brise de mer qui, passant sur la sauvage quoique délicieuse Baie Française, leur apporte un écho jamais affaibli des dernières désespérances de nos pères déportés.....

Dans leurs branches séculaires, toujours hospitalières, les petits oiseaux enfouissent leurs nids, se blottissent apeurés devant le lugubre isolement de la plaine jolie. Les tempêtes se détournent à l'aspect de tant de douleur. La foudre n'ose pas détruire tant de fidélité.....

O ma douce Cédie ! Ton emblème, notre saule à nous, n'est-ce point là l'image de ton peuple !...

M. SEBASTIEN

Acadie, 1908.

Spécialiste diplômée

POUR

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,

Massage de la Figure et du Corps.

Resultat immédiat satisfaisant garanti.

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE.

902, Avenue Esplanade Annexe,

Près rue Fairmount.

MILE END.

Recettes Faciles

CONFITURES SANS SUCRE.—Prenez une bonne quantité de prunes rouges et blanches mélangées. Enlevez les noyaux et mettez dans des grands pots de grès avec cinq ou six cuillerées de cognac; fermez hermétiquement et laissez macérer pendant trois ou quatre jours; mettez vos pots à four doux pendant cinq ou six heures.

Il faut faire quelques pots en plus de ceux que l'on veut garder pour remplir ceux-ci qui auront beaucoup réduit.

Couvrez vos pots avec soin et mettez dans un endroit sec: les confitures se conserveront indéfiniment.

CONFITURES DE GADELLES.—Faites crever les gadelles dans une bassine avec un peu d'eau; puis faites-les égoutter sur un tamis. Prenez ensuite une livre de sucre par livre de jus et faites un sirop avec un verre d'eau par livre de sucre. Quand le sirop fait la perle, ajoutez-y le jus de gadelles, tournez sans laisser bouillir et mettez en pots.

PRUNES A L'EAU-DE-VIE.—Choisir les prunes mûres, mais fermes encore et les piquer d'une dizaine de trous avec une aiguille. Jeter dans l'eau froide. Poser sur le feu jusqu'à ce que l'eau soit très chaude. Retirer et saler imperceptiblement. Laisser reposer et remettre au feu doux en remuant un peu jusqu'à ce que l'eau frémissse. Remettre dans l'eau fraîche. Egoutter, s'il est possible, avec une petite grille. On aura composé un sirop de sucre en faisant fondre environ trois livres de sucre par chopine d'eau. On en couvrira les prunes pendant qu'il est encore tout bouillant. Repos de 24 heures. Le lendemain, nouvelle cuisson de sirop, même opération. Repos, 48 heures. Enfin, mise en bocal dans de la bonne eau de vie.

**La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'Eau Purgative de Rica**
En vente partout, 25 cts la bouteille.

Si tu ne veux pleurer...

Dans un vieux coffret, qui de nous ne garde, aussi précieusement enclous que des camées en leurs écrins, les plus divers souvenirs d'autrefois. Ce sont des bijoux fins portés naguère par une toute délicieuse personne inlassablement aimée; ce sont de charmants cheveux, blonds ou bruns, d'un être perdu par la mort ou l'inconstance; ce sont des fleurettes fanées cueillies jadis par une main suprêmement chérie; ce sont encore des billets, doux ou amers, des passés amoureux, — billets tant de fois relus, et relus, chaque fois, avec des frissons délicats ou des larmes aux yeux !...

Comme le vieux coffret enferme, dans son sein, diverses reliques des lointaines années; l'homme déjà vieilli renferme, en son cœur, maintes choses des passés morts. Oui, tu rouvriras, tel un reliquaire, ton cœur si tôt ancien, tu y reverras, ainsi que des objets précieux ou des objets de rebut enfermés pêle-mêle sous d'antiques perles fines, les choses, aimables ou exécrables, de tes vies passées... Eh ! bien, alors, si tu ne veux pleurer..., ne touche pas à celles qui rappellent le clair-obscur des jours d'angoisses; mais choisis, oh ! choisis, plutôt celles qui font songer à l'ensoleillement des jours d'ivresse !...

JEAN DE CANADA.

Conseils utiles

POUR FACILITER LE NETTOYAGE DES TENTURES.—Voulez-vous tendre, de façon à pouvoir facilement retirer les teintures pour les nettoyer, un petit salon, un boudoir, ou toute autre pièce? Placez tout autour de la frise, au plafond, des tringles laquées de blanc sur lesquelles seront enfilés des anneaux également blancs supportant l'étoffe, crétonne ou autre, qui séduira votre goût. Vous aurez ainsi une tenture démontable, ce qui n'est pas à dédaigner au point de vue de l'hygiène.

POUR FAIRE DISPARAITRE L'ENFLURE DES PIEDS.—Lorsque à la suite d'une marche un peu longue ou pour cause de chaussures trop étroites, vos pieds sont gonflés, prenez un bain de pieds assez prolongé dans une décoction de sureau additionnée d'une forte poignée de sel; vous serez soulagé presque instantanément.

LA MANIERE DE RENOUVELER LES CADRES.—Les cadres dorés peuvent être entièrement renouvelés au moyen du mélange, dont nous allons donner ici la recette, et qui, appliqué avec une brosse, ne pourra produire que d'excellents résultats. Mettez assez de poudre de soufre dans une chopine d'eau, pour donner à celle-ci une teinte jaune, ajoutez deux oignons coupés en morceaux, et faites bouillir. Faites passer ensuite par un tamis, et laissez refroidir dans un plat.

(Le règne du ciel ! — Il s'agit de classer divers mots dans les trois règnes.

Une petite élève met fort bien en dehors les mots ange, âme, et aussi l'enfant Jésus, saint Antoine, etc.

—Mais, dit l'institutrice, l'enfant Jésus, saint Antoine, avaient un corps et appartiennent au règne animal.

—Ei donc ! Jamais !

—A quel règne alors ?

—Au règne du ciel !

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'alluminum, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de votre garde robe, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc., etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada. Echantillons envoyés sur réception de \$1.25. S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 ONTARIO EST, MONTREAL

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Il en vint un en effet. Il eut le temps d'arriver. Et même, comme si Dieu avait pitié du pauvre garçon, l'hémorragie s'arrêta. Quelques jours se passèrent. Étonné, Pierre interrogea le docteur.

—Mais alors, ce calme... serait-ce la guérison ?

—Non. N'espérez pas. Cela peut se prolonger. Et subitement le malade meurt, sans souffrir, épuisé, de lui-même.

Il était plus assidu à son chevet. Les deux jeunes gens se relayaient. Lui, il demanda aussitôt des nouvelles de là-bas, de tous, de Marguerite surtout.

—Ah ! ta pauvre Margot... va, disait le frère, ne lui écris plus de lettres désolées.

—Oui, tu as raison. Je ne le ferai plus. Tu lui donneras de mes nouvelles, toi.

—C'est ça. Je lui écrirai pour toi.

—Oui, oui, faisait Jacques fermant les paupières arrêtant quelque larme qu'il ne voulait pas montrer.

Depuis le soir où il lui avait parlé de cela, de l'adieu total, courageux, qu'il fallait être prêt à donner à tous si la destinée l'exigeait, Pierre remarquait que le cadre contenant le portrait de la jeune fille n'était plus dressé mais abattu sur la table. Il l'avait relevé chaque fois, essuyant la poussière qui la recouvrait et chaque fois qu'il revenait, comme par un hasard étrange, il retrouvait le portrait abattu.

Une nuit, il s'éveilla en sursaut. On frappait à sa porte.

—C'est moi, dit une voix. Tout est fini. Venez, car je n'aurai jamais la force d'entrer seul.

La grande chambre, aux murs si nus, est à moitié voilée d'ombre.

Là-bas, sur la table, un christ et deux flambeaux dressés éclairent le

coin où il a souffert, veillent le pauvre Jacques immobile à jamais maintenant, les yeux clos pour toujours, ces grands yeux de fièvre, de désespoir qui si longuement l'interrogeaient, plongeaient en lui, fouillaient en son âme. Jamais il ne s'était plaint, jamais un cri de regret. Il avait tout gardé en lui. Et même, — sublime beauté, — quand il s'était senti perdu, ayant peur de n'avoir pas assez de courage, il avait éloigné de lui, caché à son regard, le portrait de sa fiancée.

Il était là en effet, couché sur la table, encore abattu, une dernière fois. Alors Pierre, tremblant, le prit. Sur la glace, parmi la poussière, au centre, une tache miroitait, très nette. Et, s'étant approché, à la lueur des cierges, Pierre s'aperçut que c'était la trace d'un baiser. Deux lèvres avaient fait ce sillon. Après quoi elles s'étaient fermées pour l'éternité.

Très ému, Pierre redressa le cadre. Sous les lumières, la jolie tête de la jeune fille s'enlevait plus blanche, plus pâle sur le fond noir de la photographie. Le regard s'illumina, s'agrandit, émouvant. On eût dit qu'une vie latente aiguë, y venait. C'était comme si elle eût été là réellement, par derrière, et eût regardé à travers ces yeux de l'image, fixes, désolés, tendus vers ce lit d'agonie.

Et vraiment pour les deux jeunes gens elle était là, au milieu d'eux.

Son âme passait en le mystère qui les entourait. Ils la sentaient présente à ce chevet. Ainsi posée elle semblait veiller pour tous, mieux que quiconque. Le pauvre mort, c'était son bien. Ils pouvaient partir, aller achever leur nuit. Sous le regard de la bien-aimée Jacques reposait moins seul. Il n'avait plus cet air de cadavre anonyme abandonné en cette chambre d'hôpital où il était ve-

nu échouer, finir si loin d'elle et des siens.

—Oui... je comprends, dit la petite sœur à genoux au pied du lit, égrenant son rosaire... Je sais... Pauvre jeune fille !... Soyez tranquille. Nous serons deux à prier pour lui... Je dirai aussi une prière pour elle.

La veille, Jacques avait dit au prêtre :

—Vous viendrez à l'heure du déjeuner, n'est-ce pas ? Comme ça, nous ne serons pas dérangés.

Quand il eut rempli ses devoirs, très calme, il remercia, croisa les mains.

—Maintenant, avait-il dit..... Je peux mourir tranquille... Adieu à tous... Merci.

Dans sa sacoche qui était restée pendue au mur, à portée de sa main, son frère faisant l'inventaire de ses quelques affaires retrouva cinq lettres de sa fiancée, les cinq dernières reçues.

Elles n'étaient pas décachetées.

Cinq jours durant il avait eu l'effroyable volonté d'en recevoir une chaque matin, de la contempler, de la caresser, la tourner en ses doigts lents à demi paralysés, de la presser sur son cœur, sur ses lèvres peut-être... et de ne pas la lire, de n'en lire aucune autre non plus, — pour avoir tout son courage, mourir sans jeter un dernier cri qui eût pu désespérer à jamais l'enfant qu'il avait tant aimée.

Il fallut télégraphier à Constantine pour avoir le triple cercueil nécessaire et l'on se mit en quête d'un linceul. L'hôpital ne pouvait le fournir. Il fallut courir les quelques mercantis du pays. Mais on ne trouva pas une paire de draps, un seul même à acheter. Ils n'en avaient pas. Ce n'était pas marchandise courante.

Alors ils décidèrent de lui acheter ce qu'ils avaient découvert, une grande pièce de toile blanche, très fine toile soyeuse, un peu orientale, comme toutes les étoffes d'ici, fleurant l'ambre et le musc.

Et ce furent les filles du commissaire de police, deux grandes belles filles blondes que Jacques connaissait très peu et n'aimait pas, les critiquant volontiers, en ayant vaguement peur, qui s'offrirent de tout cœur en voy-

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

ant l'embarras des deux jeunes gens, pour coudre ce linceul du mort.

Elles s'y occupèrent tout le jour, très actives, parlant à peine.

Vers le soir, passant par là, Pierre entre et les trouva de même, penchées sur leur ouvrage, toujours silencieuses, le regard perdu en elles, songeant à celui qui s'en irait couché en cette étoffe légère embaumée, mais qui avait été aimé, avait connu les meilleurs espoirs. Et plus agiles, plus touchantes, elles se hâtaient parmi les rêves qui leur venaient presque malgré elles, le cœur errant parmi tous ces lambeaux, débris de bonheur épars, là, sous leurs yeux, s'envolant de chaque pli couché en l'étoffe souple, bonheurs, joies charmantes d'amour qu'elles n'auraient peut-être jamais, elles, pauvres filles sans dot, trop belles.

Alors Pierre, attristé, comprenant toute la mélancolie enclose en ces prunelles bleues qui, de temps à autre, dans le silence de la pièce, se levaient vers lui, s'en alla.

Le lendemain le service eut lieu.

A l'autel le bon curé officiait, psalmodiait d'une voix lente ses prières. Autour de lui, devant ce cercueil, tous se taisaient. Tout à coup, là-haut, le petit orgue s'éveilla, lança quelques notes, se plia à la voix du prêtre, l'accompagnant, la soutenant et quand vint l'Élévation les sons reprurent et par dessus s'envola la note vibrante et douloureuse d'un violon.

C'était le Père Flavien et "la demoiselle blanche du Vieux-Biskra."

Une dernière fois ils se trouvaient réunis, comme jadis, pour faire un peu de musique. Mais aujourd'hui c'était pour lui qui si vite était parti.

Au bord de la tribune, élançée, blanche, frêle comme une grande fleur de ces pays bleus si mystérieux et graves, venue dans l'ombre, fleur fragile oscillant à la brise, la jeune fille jouait à plein cœur, se grisant à même la mélodie dont elle épuisait toute la douleur. Des sanglots, des larmes, tombaient de l'instrument, se diluaient en l'atmosphère chaude, la grande lumière dorée du dehors qui, par les vitraux entr'ou-

verts, s'épandait dans le sanctuaire.

Elle aussi peut-être, à sa manière, se souvenant de celle qui, là-bas se dressait en le rêve de tous non plus dans la robe des jeunes épousées, mais enroulée en les voiles d'ombre et de douleur, elle apportait l'hommage de sa pitié profonde.

La cérémonie achevée, quand Pierre voulut la rejoindre, la remercier, elle n'était plus.

Le Père Blanc aussi avait disparu. ...Au train du matin, il y a beaucoup de monde.

On se hâte de rentrer en France.

La chaleur monte du désert en feu plus ardente, plus enfiévrée chaque jour. Déjà tout le jour précédent, toute la nuit, un vent violent s'est abattu sur l'oasis, vent de sable étouffant avant-coureur des grands siroccos de l'été. On fuit.

Dans quelques jours Biskra désertée se posera sans vie, accablée, sous le grand ciel lumineux et, comme une chose précieuse très blanche d'Orient, rayonnera dans l'étendue rouge, fatidique et rêveuse.

Dans le fond, l'Ahmar Kaddou se lève plus rose. Les petites collines semblent grandir dans l'air vibrant, se rapprocher. Tout près, l'oasis se recueille, plus mystérieuse sous son voile de palmes...

Et le train part, lentement. La dernière voiture approche, un wagon de marchandise... passe devant eux... Ils se découvrent... C'est lui, là dedans. Vous voyez; on a écrit: "cercueil", comme d'habitude.

Et Pierre, qui ne peut détacher les yeux de ce train qui s'en va, tourne là-bas, près de la colline, va bientôt disparaître, entend la voix de l'intendant murmurer à son oreille.

—Très beau... oui, très beau, ce courage... cette mort silencieuse... pour ne pas trop la désespérer...

XIII

Il n'allait plus à la popote que le soir, pour dîner. Inutile en effet d'absorber quoi que ce soit vers midi, au moment de la plus grande chaleur. L'estomac avait de la peine à s'y faire et, à la longue, se révol-

Il aimait mieux chaque matin, de très bonne heure, errer quelque temps dans le quartier des Ouleds. Il entra chez un kaouadji, allait s'asseoir dans le même coin sombre qu'il avait adopté et se faisait servir du café, plusieurs petites tasses de café épais, lourd, aromatisé, qu'il avait appris à aimer et qu'on lui servait avec un petit pain, une galette arabe dorée, parfumée à l'anis.

(à suivre)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues
Ste-Catherine et Beaudry

Tel. Bell Est 173
Marchands 520

SEMAINE DU 21 SEPT.

Ropespierre

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

DECOUVERTE MERVEILLEUSE

Guérison Radicale, sans Opérations

D S TUMEURS

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES

MME. SOTTIAUX,

HERBORISTE FRANÇAIS.

998B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

Une Merveilleuse Découverte

LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt: Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que Madame Seguin m'a vendu pour la maladie du Foie et des Rognons dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONÉSIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclarée inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SÉGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau;

de 8 à 10 a. m.

de 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES

et MAGASINS GÉNÉRAUX

Dépot principal: 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelaga.

Mme. V. SÉGUIN



CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 10 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je récite
par à recommander M^{me}
Victoria Seguin comme digne
de toute confiance. Les
Amis sont avisés
comme officiers pour ce
sans maladie.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue St-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des oeuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ses efforts pour la diffusion des oeuvres canadiennes trouveront un écho dans notre coeur et que notre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HEBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale

200 Rue ST-DENIS

Coin Ste-Catherine, MONTREAL

Casimir Hébert

Libraire Expert, Editeur,
Commissionnaire.

Vient de paraître:

DOUCET (Louis-Joseph).— La Chanson du Passant.—Poésies canadiennes, 1 vol. in 8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste: 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu:

"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant" est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal).

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnue par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous n'entreprendons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès:

LA DYSPEPSIE, LA CONSTIPATION, LA FAIBLESSE DU SANG, LES CANCERS, LES TUMEURS, LE RETOUR DE L'AGE, LES MALADIES VENERIENNES, LES BOUTONS AU VISAGE, LA PARALYSIE, L'ECZEMA, LES HEMORROIDES, LE VER SOLITAIRE, LES VERS, L'ASTHME, LA BRONCHITE, LE DIABETE, LE CATARRHE, LA CONSOMPTION, LA COQUELUCHE, LE RHUMATISME. LES MAUX DE REINS ET DE LA VESSIE, L'HYDROPIE, Etc., Etc., Etc.

MADAME D. BEAUDIN,

862, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez:

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 29.00 a.m., 27.45 p.m.
PORTLAND OLD ORCHARD 9.00 a.m., 27.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 29.05 a.m., 210.00 p.m.
OTTAWA, 28.35 a.m., 210.10 a.m., 28.55 a.m., 24.00 p.m., 29.50 p.m., 210.15 p.m.
SHERBROOKE, 28.30 a.m., (I) 1.25 p.m., 24.30 p.m., 27.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., 27.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 29.55 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, 210.10 a.m. & 10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, 28.55 a.m., 2 p.m., 211.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, 28.55 a.m., 2 p.m., 25.50 p.m., 211.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, 22.00 p.m.
OTTAWA, 28.30 a.m., 26.10 p.m.
JOLIETTE, 28.20 a.m., 8.55 a.m., (I) 2.20 p.m., 25.00 p.m.
ST-GABRIEL, 28.55 a.m., (I) 2.20 p.m., 25.00 p.m.
STE-AGATHE, 28.45 a.m., 29.30 a.m., (I) 1.00 p.m., (I) 1.40 p.m., 24.00 p.m., 5.35 p.m.
NOMINGUE, 28.45 a.m., 29.30 a.m., (I) 1.00 p.m., 24.00 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi.
(I) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montréal

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Règlements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée

— LES —

Capsules Cresobene

Si tout le monde connaissait bien la valeur thérapeutique des Capsules Crésobène, leur extraordinaire puissance préventive et curative et les services qu'elles peuvent rendre, par les temps humides et froids, à tous ceux qui ont les bronches sensibles et délicates, on n'hésiterait pas à en avoir toujours un flacon dans sa poche. Quelques-uns de ces capsules suffisent à arrêter les rhumes, les bronchites et toutes les affections des voies respiratoires.

Les CAPSULES CRESOBENE constituent un remède de premier ordre, un médicament très actif dont les vertus curatives, constatées dans tous les cas de rhumes, bronchites, catarrhe, asthme, irritation de poitrine, etc., réussissent à guérir les toux les plus opiniâtres et se montrent efficaces là où tous les autres remèdes ont échoué.

Les Capsules Crésobène sont en vente dans toutes les pharmacies. Prix 50c le flacon. Dépositaire général: Pharmacie Décarry, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 1)

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 ans d'expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de 2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

BUREAU TEMPORAIRE ET DU SOIR: 163 St-George

de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile. Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une défectuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédions sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRES — \$1.00 à \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge...
Votre occupation...
Voyez-vous mieux de loin ou de près?...
Portez-vous des lunettes actuellement?...
Depuis quand...
Avez-vous subi quelque traitement à la vue?...
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?...
Sentez-vous des douleurs aux yeux?...

Nom.....

Adresse

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement

Mouton de Perse



Nous faisons une spécialité de manteaux Mouton de Perse, strictement de première classe, à des prix très modérés.

Venez voir avant de placer votre commande.

Haute qualité de manteaux doublés et garnis de fourrures, depuis \$45.00.

Manteaux Near seal, \$22.50

Man chons et étoles de vison de haute qualité dans les plus nouveaux styles.

O. NORMANDIN

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT